

POUR NIETZSCHE LA PREMIERE ETAPE DU CHRISTIANISME EST JESUS
Par Dr Tim Themi , chapitre 5, « Dieu du bon », dans Lacan's Ethics et Critique du
Platonisme de Nietzsche (Albany: SUNY Press, 2014), 100-1

« La première étape du christianisme pour Nietzsche est Jésus lui-même, considéré comme une révolte contre « l'instinct national le plus profond » (AC 27) d'Israël et la hiérarchie sacerdotale en lui, par une sous-classe de la sous-classe de l'Empire romain Nietzsche suggère qu'en tant que sorte de rabbleur anarchique et de « criminel politique », c'est même « pour sa propre culpabilité » que Jésus a été tué (AC 27). Encore une fois, il est rare de trouver Nietzsche avec de véritables louanges pour Jésus, qu'il aime tristement à un cas de « puberté retardée » (AC 32). Mais par rapport à ce qui devait suivre, Nietzsche trouve un mérite partiel dans sa tentative de voir la bénédiction de Dieu comme déjà présente, comme un Royaume « ici », maintenant, « en vous » - bien que cela, ajoute Nietzsche, est en grande partie au prix d'avoir l'esprit « rétrécit dans l'horreur » de « ferme », touchable, « réalité » (AC 29).

Paul suit comme un chrétien deuxième étape, où Nietzsche le trouve instantanément pour défaire toutes les « bonnes nouvelles » ou « évangéliques » du monde de Jésus afin de s'engager précisément dans la « logique de la haine » (AC 42) à laquelle Jésus résiste et que Nietzsche voit comme paradigmatique de la « moralité de l' ressentiment » (AC 24) - que qu'il dépeint dans la généalogie de la morale comme « la révolte des esclaves dans la moralité » (GM I:10). C'est là qu'à partir d'une « vengeance impuissante » (AC 45), les notes moindres d'une culture « ne se disent pas les faibles, ils se disent les bons » (AC 17), tentant ainsi un changement de valeurs Gestalt en cherchant à faire une vertu de leur nécessité. Avec Paul, toutefois, Nietzsche s'est senti qu'une version des plus rusées de cela a été créée pour cibler les Gréco-Romains, une version qui prend peu d'autre de Jésus que le mythe de sa résurrection pour promouvoir l'égoïsme d'une « immortalité personnelle » (AC 41). Car avec cet idéal après la vie, et Nietzsche suspecte plus consciemment que non, Paul pensait qu'il pouvait « maîtriser même Rome » (AC 58) - c'est-à-dire qu'avec des promesses inactives de récompense au paradis ou de punition en enfer, il maniait « l'Au-delà » dont il abaisser radicalement la volonté terrestre au pouvoir de la vie gréco-romaine.

L'accoutrement anti-épistémique dont Paul avait besoin pour nous convaincre qu'il constitue ce qui est une étape à part entière à Nietzsche - une étape chrétienne trois. Ici Nietzsche trouve Paul et gentiment en train de faire taire préventivement les quarts mêmes d'où proviendrait probablement la réfutation de leurs croyances. Et « c'est la science - la conception saine de la cause et de l'effet » (AC 49), car « tout est fini avec les prêtres et les dieux si l'homme devient scientifique » (AC 48). Nietzsche nous demande juste d'"imaginer ces saints impudents à Athènes" pour saisir le point de contraste approprié, déterminant le "manque de connaissances et de culture" comme prémisses fondatrices, ainsi qu'une "ignorance qui a oublié toute honte" (WP 197).

Ce trait anti-épistémique pour Nietzsche se manifeste dans la révolte des esclaves de l'imploration de Paul d'oublier « la sagesse de ce monde » (AC 45) - et plus tard les pères de l'Église feraient plus que supplier - parce que Dieu, c'est-à-dire Paul, « a choisi les choses faibles », « les choses stupides », « les choses basées », « les choses qui sont méprisées », le sous-développé intellectuellement inclus (AC 51). Mais Paul n'a probablement pas eu le choix

du tout quand il s'agissait de trouver du soutien au départ, car non seulement il a grandement offensé les prêtres juifs, mais, comme Jésus avant lui, il n'a offert qu'un ennui aux Romains éduqués - surtout parce que de telles querelles sectaires pouvaient troubler la Nietzsche a en fait pris le « Qu'est-ce que la vérité ? » question posée par « Pilate, le gouverneur romain », en réponse à « l'abus impudent » de ces termes les plus philosophiques, pour non seulement former le seul moment de « valeur » dans la Bible, mais « son annihilation même » (AC 46).

Hélas pas pour longtemps, alors qu'une quatrième étape se développe dans un renversement ultérieur de la réalisation grecque et romaine. Néanmoins, Nietzsche l'appelle « le grand mensonge de l'histoire » (WP 150) que le christianisme a dû prendre le dessus parce que Rome était tombée dans la corruption, notant ici encore que la séquence causale réelle était inversée, car le christianisme était lui-même la corruption qui, après une subversion de quatre siècles, a finalement provoqué la chute de Rome. Cela a été fait pour Nietzsche via la «moralisation de l'homme de l'Antiquité», affaiblissant les choses en laissant «réinterpréter comme des vices» (WP 150), ce qui a finalement «conjoint les inclinations naturelles et la mauvaise conscience» (WP 295). Mais pour découvrir la cause sous-jacente de ce qui a permis le succès de cette révolte, Nietzsche nous demande de ne pas regarder plus loin qu'un « fanatisme moral » préexistant en Grèce plus tard, qu'il qualifie de « bref : Platon » (WP 438). Car Platon avait déjà projeté un Bien dénaturisant en tant que souverain dans le cosmos, une âme d'âmes monothéiste dont le bonheur des ascétiques toujours pieux étaient promis après la mort, au-delà de la tombe. Et telle était le genre d'"ambiguïté" fatale pour Nietzsche qui a permis plus tard à même "les nobles natures de l'Antiquité de se mal comprendre et de marcher sur le pont qui a mené à la "Croix"" (TI X:2). '